

# Le corps beau et le renard

Introduire un dossier sur ce mot « expressif d' "escabeau" »[\[1\]](#) est un pari difficile. Une association qui fait résonner deux signifiants : *escabeau* et *corbeau* sera mon point de départ. C'est en m'avançant sur ce maigre fil que j'ai lu la séance du 27 janvier 1982 du cours de Jacques-Alain Miller « La clinique lacanienne ». Lors de cette séance, J.-A. Miller s'interroge sur « la passion » qui anime les enseignants, depuis la nuit des temps, à faire apprendre par coeur aux enfants la fable « Le corbeau et le renard » de Jean de la Fontaine. Il note : « Le flatteur est supposé être celui qui parle et l'Autre celui qui l'écoute. Mais l'essentiel de la démonstration concerne la voix. C'est finalement le corbeau qui veut montrer sa belle voix et c'est ce qui est là opératoire. L'important n'est pas tellement le discours du flatteur. »[\[2\]](#) Nous pouvons conclure que l'enjeu tourne autour de l'envie folle du corbeau de montrer sa belle voix.

Les animaux, dans les fables de Jean de la Fontaine, sont des *parlêtres*. Ils *causent*, ils ne font que ça. Dans les fables, ils hâblent. Si la jouissance du *blabla* est au rendez-vous, ils parlent aussi avec leur corps, comme tous les *parlêtres*. Se faire un corps, ici, passe par la belle voix. Il pense qu'il a une belle voix et il veut la montrer. Le corbeau veut que sa belle voix soit vue, si l'on peut dire. Lacan note dans son Séminaire *Le sinthome* : « L'amour-propre est le principe de l'imagination. Le parlêtre adore son corps, parce qu'il croit qu'il l'a. En réalité, il ne l'a pas, mais son corps est sa seule consistance – consistance mentale, bien entendu, car son corps fout le camp à tout instant. »[\[3\]](#) Le corbeau trouve consistance dans ce qu'il pense avoir : une belle voix. Il est perché sur l'idée d'avoir une belle voix. Imaginer qu'il a une belle voix, c'est son escabeau. Il jouit de sa voix.

Le lecteur connaît sans doute la fable de mémoire : « Maître corbeau sur un arbre perché, / Tenait en son bec un fromage ».

La scène, reproduite mille et une fois dans les multiples éditions des *Fables de La Fontaine*, montre le corbeau se tenant fier sur la branche d'un arbre. Il règne posé en hauteur, de plus il tient un précieux objet dans son bec, un appétissant morceau de fromage. C'est à cet instant de fierté narcissique qu'arrive Maître Renard qui, « par l'odeur alléché », interpelle le corbeau. Le rusé renard se montre tout d'abord très poli et tente le corbeau pour qu'il lâche son bout de fromage. Il fait l'éloge de son *corps beau* : « Que vous êtes joli ! / Que vous me semblez beau ! » Des compli(ments) qui cherchent à flatter l'image du corbeau. Le *parlêtre*, nous apprend Lacan, « aime son image comme celui qui est le plus prochain, c'est-à-dire son corps »[4]. Un enjeu narcissique s'installe dès lors que le corbeau est happé par ce qui lui est dit. Il s'agit d'un narcissisme « où le corps est idolâtré dans un rapport de méconnaissance particulier », comme le relève Éric Laurent[5]

Lacan souligne que le corps, le *parlêtre* ne l'est pas, il l'a : « l'homme dit que le corps, son corps, il l'a. Déjà dire *son*, c'est dire qu'il le possède, comme un meuble, bien entendu »[6]. Le corbeau croit *posséder sa belle voix*. L'être se nourrit de paroles qui viennent combler un manque, un trou, le trou du trauma de la rencontre entre le corps et le langage. Ce trou, c'est le lot du *parlêtre*. « À ces mots, le Corbeau ne se sent pas de joie », dit la fable. Et c'est de cette jubilation que se nourrit la ruse du renard : « Sans mentir, si votre ramage / Se rapporte à votre plumage, / Vous êtes le Phénix des hôtes de ces bois. » Le mot est lâché : *ramage*. C'est la question de la belle voix qui fait vibrer le Corbeau qui s'empresse d'ouvrir « un large bec » et laisse « tomber sa proie ». Ébloui par le sens, se croyant « un maître beau »[7], le corbeau s'y perd. « En croyant à son escabeau le *parlêtre* s'oublie pour se penser maître de lui-même, maître de son corps »[8], note É. Laurent.

Dans son texte d'orientation vers le prochain Congrès de

l'AMP, J.-A. Miller introduit une différence entre l'escabeau et le *sinthome*. Existe t-il d'autres manières de *faire avec* le trou qui ne soient pas emprisonnées par les mirages du beau plumage ? Tel que l'indique Hervé Castanet, dans son étonnant ouvrage *S.K.beau* : « certains créent des mots, d'autres des images, d'autres encore des fictions utopiques [...] Ce *pas-tout* visible [...] pousse le peintre, le photographe ou le cinéaste à montrer. Pareillement pour l'écrivain, les mots ne disent pas tout. Ils sont aussi marques, traces, ratures de ce qui échappe à être dit... un *mi-dit* demeure ». [9] La tension entre la jouissance de la parole – côté pousse-au-sens – et le *mi-dit* semble être le cœur de l'enjeu. Vous connaissez la fin de la fable : « Le Renard s'en saisit, et dit : Mon bon Monsieur, / Apprenez que tout flatteur / Vit aux dépens de celui qui l'écoute. / Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute. / Le Corbeau, honteux et confus, / Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus. » La honte et la confusion ne serviront à rien à celui qui, sans une analyse, risque d'être pris à jamais par les mirages de son corps-escabeau.

[1] Miller J.-A., « Notice de fil en aiguille » in Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 209.

[2] Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. La Clinique Lacanienne », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, leçon du 27 janvier 1982, inédit.

[3] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le Sinthome*, *op. cit.*, p. 66.

[4] Lacan J., « Le phénomène lacanien » – Conférence prononcée au Centre universitaire méditerranéen de Nice, le 30 novembre 1974, texte établi par J.-A. Miller, tiré à part des *Cahiers Cliniques de Nice* 2011. Citation extraite de l'argument de la soirée Enseignement de la passe, 13 janvier 2015, « L'adoration du Corps ».

[5] Laurent É., « Parler *la langue* du corps », soirée Études lacaniennes, séance du 3 février 2015, <http://www.radiolacan.com/fr/topic/470/3>

[6] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le Sinthome*, *op. cit.*, p. 154.

[7] Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant », *La Cause du Désir*, Paris, Navarin Éditeur, n° 88, 2014, p. 111.

[8] Laurent É., « Parler *la langue* du corps », *op. cit.*, <http://www.radiolacan.com/fr/topic/470/3>

[9] Castanet H., *S.K.beau*, Paris, Éditions de la différence, 2011, p. 9.

---

## « L'inquiétante étrangeté » Café Psychanalyse du 9 avril 2015

Contemporain des premiers travaux de Freud sur l'inconscient et l'hystérie, Guy de Maupassant écrit *Le Horla* en 1887, petit texte qui aujourd'hui est devenu l'un des ouvrages princeps de la littérature française étudié dans le champ scolaire. L'écrivain aurait assisté à quelques présentations de malades du Docteur Charcot à la Salpêtrière. Il s'est passionné pour les expériences de Mesmer avec son mystérieux « baquet » au 18<sup>e</sup> siècle démontrant les bienfaits de l'électricité sur les comportements humains et ouvrant ainsi la voie aux études scientifiques de la psyché humaine ; il a également suivi les travaux de l'École de Nancy sur l'hypnose et la suggestion, ce dont le héros du *Horla* témoigne dans la tenue de son journal.

C'est la soudaine perception et prise en compte de la présence de l'invisible (donc de l'inconscient), aux côtés des matérialités visibles de son monde familial, qui déclenche l'angoisse indicible du héros au début de son journal. Angoisse de cette présence immatérielle, mais agissante, qui va l'envahir jusqu'au moment de nommer cet être invisible le Horla comme double de lui-même, et dont il ne pourra se séparer que par sa propre disparition. Cette présence du Horla n'est pas sans rapport avec « l'inquiétante étrangeté » étudiée par Freud en 1919[1].

Le Théâtre de Châtillon vous propose une représentation du *Horla* le jeudi 9 avril 2015 à 20h30, mis en scène et interprété par Jérémie Le Louët (Compagnie des Dramaticules). À la suite du spectacle, nous vous invitons à participer au débat Café Psychanalyse en présence de François Regnault et Lilia Mahjoub, de Jérémie Le Louët (comédien) et de Christian Lalos (Directeur du théâtre de Châtillon).

Le spectacle étant en voie d'être complet, il est recommandé de réserver au plus vite vos places auprès du Théâtre de Châtillon au 01 55 48 06 90 ou par mail à [billetterie@theatreachatillon.com](mailto:billetterie@theatreachatillon.com)



Un aperçu vidéo du spectacle par le lien <http://vimeo.com/75024775>

[1] Freud S., « L'inquiétante étrangeté », *Essais de psychanalyse appliquée*, Idées Gallimard n° 353.

---

# La causalité, toujours singulière, de la marginalité

Veillez vous connecter pour accéder à cet article.

[Se connecter](#)

---

## Pourquoi la guerre ?

À propos de l'ouvrage :

*La psychanalyse à l'épreuve de la guerre,*

sous la direction de Marie-Hélène Brousse

Paris, Berg International, 2015

« *Pourquoi la guerre ?* » répondait Freud à Einstein qui, en 1926, se demandait plutôt « Comment faire la paix ? ». En cette période du centenaire, où nous prenons la mesure des illusions, voire du délire du rêve pacifiste[1], la question du « pourquoi » insiste et nous invite à voir de plus près comment Freud, le Viennois, aspiré et horrifié par le déchaînement des combats au moment où sa clinique et ses concepts sont l'objet d'une violente controverse, trouva dans le conflit mondial le ressort d'avancées cliniques importantes, telles que les névroses de guerre, l'occasion d'une diffusion de sa pratique et de remaniements théoriques majeurs. À tel point qu'on a pu considérer la guerre de 1914 comme le « laboratoire de la psychanalyse »[2].

C'est sur ces deux versants, clinique et théorique, qu'est construit cet ouvrage collectif, présenté par Marie-Hélène Brousse comme le résultat de deux années de recherche au sein

de la communauté de travail d'orientation lacanienne. À l'instar de l'historien, qui ne se prononce pas sur *La* guerre, mais ne connaît que *des* guerres dans leurs particularités irréductibles, la partie clinique de l'ouvrage nous offre les témoignages de ceux qui, analystes ou analysants, débordés et meurtris par l'épreuve de la guerre, vécue ou transmise par d'autres, ont su trouver dans la parole analytique leur place de sujet aux prises avec cette blessure intime.

C'est aussi au témoignage des poètes que les textes font appel, tant il est vrai que la guerre, lieu de l'indicible, touche à la langue en ce point limite où la mort vient fracasser la vie nue, sans médiations, mais aussi où vacillent les Idéaux, les signifiants qui pouvaient donner un sens à la vie, et à la mort, et où se déchaîne un réel sans loi. Seul le poète qui, comme le notait Lacan, toujours précède l'analyste, sait tisser ensemble « l'Autre, le soi, la langue et le trauma »[\[3\]](#) pour témoigner d'un au-delà de la sidération et de l'horreur : ainsi sont convoqués Paul Célan, mais aussi Kertesz, Appelfeld et Paulhan pour dire qu'on peut écrire l'impossible, « que la langue ne fut pas perdue, mais qu'elle dut traverser sa propre absence de réponse, un épouvantable mutisme, les mille ténèbres de paroles porteuses de mort »[\[4\]](#).

### **La guerre, multiple mais Une**

Les guerres, toujours singulières et toujours inventives, ébranlent le corps social, détruisent les œuvres de la culture, bouleversent les croyances, les pratiques et les savoirs, suscitant le questionnement inépuisable des historiens. Mais au cœur de ces aventures contingentes réside un noyau, un indicible, celui du vivant humain confronté à la mort, à l'angoisse, au bruit et à la fureur. La psychanalyse et l'histoire se rencontrent et se croisent, au chevet de ces corps saisis par l'épouvante, écrasés par des deuils impossibles et des cauchemars récurrents. L'épreuve de la guerre est en ce sens l'occasion pour le sujet d'affronter son désir, sa jouissance, voire son symptôme : elle met à ciel

ouvert son horreur intime, « ce point que le sujet ne peut approcher qu'à se diviser lui-même en un certain nombre d'instances »[\[5\]](#), trauma, « trouma », dira Lacan, à partir duquel Freud, enseigné par les névroses de guerre, concevra sa deuxième topique et la notion paradoxale de pulsion de mort.

Irréductible à la clinique ordinaire, mais aussi son épure et sa plus secrète vérité, est cette rencontre de l'innommable où le sujet peut découvrir que l'Idéal qui le pousse au sacrifice est le masque d'une violence dont il est complice, qui libère en lui cette instance obscène et féroce du surmoi, et que « l'offrande à des dieux obscurs d'un objet de sacrifice est quelque chose à quoi peu de sujets peuvent ne pas succomber, dans une monstrueuse capture »[\[6\]](#).

### **Le malaise dans la civilisation**

Au-delà des particularités historiques où la guerre est « ce caméléon, qui change de nature à chaque engagement »[\[7\]](#), le signifiant universel qui répond à celui de *La guerre*, en général, est celui de civilisation. C'est en son cœur même, parcouru par un malaise dont elle est le symptôme, que Freud isole le principe de la permanence de la guerre, son éternel retour. La guerre, en effet, après en avoir été l'origine (*cf. Totem et Tabou*, et tout meurtre fondateur de cité), est l'ombre portée de toute civilisation, son ressort caché, sa face obscure, plus exactement son retour du refoulé. Et c'est pourquoi la réflexion sur la guerre, dans le sillage de Freud et de Lacan, tracé par ce livre, ne peut esquiver la question de la nature du lien social. La guerre est « extime » à la civilisation : à la manière du Cheval de Troie, elle lui tend le piège d'offrir à la pulsion de mort le masque des idéaux, Bonheur, Progrès, Justice, par où transite, en contrebande, la jouissance mortifère du renoncement pulsionnel. Toute guerre, en ce sens, met en scène, et surtout en musique, une sombre pièce à deux personnages : Kant avec Sade.

Ainsi l'avouait Napoléon : « Je fais mes plans de bataille



avec les rêves de mes soldats endormis »[\[8\]](#).

## **La guerre, fait de discours**

Cette oscillation, repérée par Freud, entre Idéal du moi et surmoi, que traduisent les liaisons dangereuses entre sublimation et perversion, le laisse tout de même prisonnier du binaire Eros/Thanatos qui, comme tout binaire, pose la question de leur articulation. Lacan efface cette dualité dans la notion de discours, qui radicalise le lien social et en décline les figures, plus concrètes et variées que la notion freudienne, un peu passe-partout, d'identification. La pensée des Lumières et ses idéaux émancipateurs, auxquels Freud reste fidèle, oscille entre deux discours : le discours du Maître et le discours de l'Université. C'est sa faiblesse – sa débilité – selon la définition de Lacan : flotter entre deux discours.

Ceux-ci se conjuguent au capitalisme dans le moderne discours de la Science, dont Freud n'a pu mesurer les ravages, au profit du Maître moderne aux commandes d'un monde illimité. La guerre y a changé d'échelle, mais aussi de nature : explosive, convulsive, hors la loi, échappant aux États, aux territoires et aux frontières, mais aussi aux scansion temporelles (déclarations, trêves, armistices, traités). Elle est planétaire (terrorisme) ou minuscule (*Flashmob*, foule éclair, violemment mise en réseau). Elle accompagne la culture post-moderne du *no limit*. Une logique de globalisation est à l'œuvre, où la chasse, et non le duel, devient le paradigme de la guerre. Dans ce monde sans frontières où l'ennemi n'a plus de sanctuaire, la formule de Napoléon (encore !) « En guerre comme en amour, il faut aller au contact » perd de sa pertinence. Le corps à corps laisse la place à la puissance d'effraction du regard.

Selon Gérard Wajcman, « [...] le drone s'élève en symbole matériel d'une guerre dématérialisée »[\[9\]](#). Il rend effectif « le pouvoir mortel de l'œil »[\[10\]](#). Véritable Méduse technologique, il « marque le règne conjoint, sur terre de

l'omnivoyance et de la toute-puissance [...] »[\[11\]](#) et « n'est plus seulement l'incarnation d'un dieu voyeur mais la manifestation d'un dieu vengeur »[\[12\]](#). Cependant, le drone a tout de même un pilote, qui n'est pas un dieu : « le viseur se voit visé par sa cible [...] un homme, une femme, un enfant auquel on vient de donner la mort »[\[13\]](#). « Le traumatisme des pilotes de drone est que la mort les regarde. Le drone est le retour du trauma », commente Éric Laurent.[\[14\]](#)

Nous ne pouvons citer nommément les vingt-sept co-auteurs de ce livre, si riche dans sa diversité. Retenons les deux points forts qui servent de socle à ce florilège :

La guerre est un fait de discours, le miroir grimaçant du lien social, son anamorphose. Elle porte à l'incandescence ce qui fait son ressort caché : capturer la jouissance par le pouvoir du signifiant qui, la mettant à son service, la rend insatiable et mortifère.

La guerre porte au paroxysme le mode de jouir déréglé du vivant humain, corps parlant. Dans son registre propre, celui du trauma, elle offre, sur le théâtre de ses opérations, une vision ravageante et surdimensionnée des aventures du corps percuté et torturé par le signifiant (de la mort, du pouvoir, de la science, etc.). Et quel meilleur exemple de la violence du signifiant pur, hors sens, que la langue monosyllabique des combats ?

Ainsi, portée par la fascination qui a présidé à son origine, la psychanalyse doit se faire enseigner par la guerre, et à quelque chose à lui enseigner.

[\[1\]](#) Ratier F., « La paix est un délire », *La psychanalyse à l'épreuve de la guerre*, sous la direction de Marie-Hélène Brousse, Paris, Berg International, 2015, p. 125.

[\[2\]](#) Gueudar-Delahaye A., « 1914-1918 : laboratoire de la psychanalyse », *ibid.*, p.107.

[3] Mitelman M., « Paul Celan : la guerre dans la poésie même », *ibid.*, p. 89.

[4] Celan P., cité par Mitelman M., « Paul Celan : la guerre dans la poésie même », *ibid.*, p. 90.

[5] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 51.

[6] *Ibid.*, p. 247.

[7] Clausewitz, cité par Francis Ratier, « La paix est un délire », *La psychanalyse à l'épreuve de la guerre*, *op.cit.*, p. 137.

[8] *Ibid.*, p. 141.

[9] Wajcman G., « « Œil de guerre », *ibid.*, p. 214.

[10] *Ibid.*, p. 215.

[11] Wajcman G., « « Œil de guerre », *ibid.*, p. 216.

[12] *Ibid.*

[13] Briole G., « Effroyables inquiétudes », *ibid.*, p. 117.

[14] Laurent É., « Postface », *ibid.*, p. 251.

---

## La crise et ses nouages

Le 11 mars dernier, dans le local de l'ECF, s'est tenue une séance du Séminaire « Nouages », en préparation au prochain congrès de la NLS, « Moments de crise », à Genève, les 9 et 10 mai 2015. Le séminaire « Nouages » a pour fonction de tisser les liens entre les différentes sociétés de la NLS. Ce fut

pour nous, les psychanalystes français, l'occasion de participer à ces échanges pour la première fois.

La soirée était présidée par Lilia Mahjoub, vice-présidente de la NLS. Elle rappela l'occurrence du terme « crise » chez Freud – crises de toux de Dora–, et, chez Lacan, crise du sevrage, voire crise permanente du transfert. Ces crises nous ouvrent à une dialectique dont l'obstacle est l'objet *a*. Cette boussole précise fit de ce moment l'acmé de la soirée.

Éric Laurent est intervenu sous le titre : « Effets subjectifs de la crise post *DSM* ». Dans « La science et la vérité », Lacan pointe que les crises de l'histoire de la science entraînent des crises subjectives chez les savants. Il revient sur la question dans sa conférence « Le triomphe de la religion », pour se centrer sur l'angoisse du savant. À la différence de Freud, qui idéalisait les scientifiques, Lacan considère la science comme une profession impossible.

É. Laurent s'est ensuite référé à la crise actuelle de la psychiatrie et à ses symptômes subjectifs : cette crise a eu lieu au moment de la publication du *DSM 5*. Thomas Insel, président du *National Institut of Mental Health*, avait pu noter à ce sujet le peu de variations de cette version du manuel par rapport aux précédentes : la force et la fiabilité restent les mêmes et il n'y a pas de validité scientifique. Désormais, le *NIMH* réoriente sa recherche loin des catégories du *DSM*. À ces fins, il lance un nouveau projet : le *Research Domain Criteria*. En conséquence de cette crise, les symptômes pullulent : l'abîme se creuse entre la recherche fondamentale et les médecins qui tentent, en vain, d'obtenir une application à ces résultats, *Big Pharma* ferme ses portes pour sous-traiter la recherche avec des petites *start-up* privées, le désir des psychiatres est touché car les candidats sont moins nombreux que dans d'autres spécialités médicales. Enfin, les bulles diagnostiques comme le *TDAAH*, permettent à certains individus de se retrouver dans des catégories, de revendiquer ensuite leurs droits ; les usagers et leurs souhaits orientent

alors la recherche, la rendant imprévisible. L'usage *off-label* des médicaments est de mise. Autant d'effets subjectifs de cette crise des classifications qui sont à reprendre par la psychanalyse, qui peut souligner les modes de jouir qui s'ordonnent d'une crise. La crise est ce qui est logé comme faille fondamentale de la mentalité du sujet, au sens de Lacan. É. Laurent a rappelé que si la maladie mentale n'est pas entitaire, c'est la mentalité qui a des failles, d'où la crise.

Philippe La Sagna a mis en relief la crise comme « ce qui juge, ce qui décide ». Actuellement, en voulant éviter la crise à tout prix, on oublie sa valeur de critique. Déjà Erich Fromm, avec la Théorie critique spécifique de l'École de Francfort, s'en était servi vis-à-vis de la psychanalyse. P. La Sagna illustre par un cas clinique l'éclairage apporté par la crise sur le rapport d'une femme à sa jouissance. En tant que psychanalystes, il nous revient de viser à transformer les effets de crise en effets de symptôme.

Inga Metreveli, membre de la NLS, de Moscou, est intervenue ensuite sous le titre : « La crise de la quarantaine ». Un homme vient la rencontrer à l'occasion de son 40<sup>e</sup> anniversaire, qui est aussi le jour anniversaire de la mort de sa mère. L'analyse va dévoiler, derrière cette crise, la position de ce sujet, partenaire idéal de sa mère. Cette position se décline dans le rapport à sa femme choisie en tant que mère potentielle. Le rapport à la femme est vécu comme impossible. À partir d'une demande impossible à l'analyste va s'opérer une rectification subjective de telle sorte que la crise de la quarantaine s'estompera au profit du début de sa vie d'homme.

Alexander Fedtchuk, membre de la NLS, de Novossibirsk, a présenté un cas clinique intitulé « Mauvaise fille, mauvaise femme ». Une femme de quarante ans se plaint de l'enfer quotidien que lui fait vivre son mari. Cependant, et malgré les humiliations infligées, elle n'arrive pas à prendre du

recul. Si son mari la délaisse au profit d'autres femmes, c'est qu'elle est « mauvaise ». Alors qu'elle a le sentiment que l'analyste la maltraite, une crise survient dans cette cure. L'analyste épingle alors un signifiant-maître : « martyr ». La patiente saisit que son « martyr » n'est autre chose que la croyance dans la version maternelle du père.

Le débat a surtout porté sur les effets d'ouverture de ces crises transférentielles. É. Laurent a mis l'accent sur l'interprétation calculée comme le rapport de l'analyste à son inconscient, suffisamment apaisé pour pouvoir opérer sans penser. Les crises ont permis, en l'occurrence, de nouer quelque chose et d'arrêter la répétition.

Au milieu des *disque-ourcourants* actuels sur la crise, qui tentent la maîtrise à tout prix, la psychanalyse rappelle que le réel ne peut pas être apprivoisé. La crise décide puisqu'elle est émergence du réel. Il est donc plus urgent que jamais de suivre l'orientation par le réel : « Il ne faut pas trop dramatiser, quand même. On doit pouvoir s'habituer au réel », put dire Lacan en 1974.[\[1\]](#)

[\[1\]](#) Lacan J., *Le Triomphe de la religion*, Paris, Seuil, p. 93.